

Frère et sœur, Pour le meilleur et pour le pire

PAR AUDREY PLATANIA-MAILLOT, PSYCHOLOGUE DU DEVELOPPEMENT



La rivalité fraternelle est bien connue : frères et sœurs se disputent parfois avec acharnement l'attention et l'exclusivité de l'amour des parents.

Si la jalousie fraternelle est nécessaire et constructive, certaines dynamiques relationnelles peuvent se prolonger à l'âge adulte et s'exprimer de manière parfois violente.

C'est cette part d'enfance qui reste vivante en nous et qui revendique sa place et sa part de l'amour parental.

« LES ENFANTS QUI N'ONT PAS EU DE RECONNAISSANCE SUFFISANTE DE LEURS PARENTS PEUVENT RESTER COINCES DANS UN RAPPORT DE DEMANDE AU MONDE TOUTE LEUR VIE » EXPLIQUE LA PEDOPSYCHIATRE SARAH STERN.

Pris en otage de ce besoin inassouvi de reconnaissance, nous allons la chercher ailleurs, dans nos rapports aux autres, amours, amis, patron, pour tenter de réparer cette injustice fondamentale restée non résolue chez le petit enfant qui sommeille en nous.

LA FRATRIE, UN MIROIR IDENTITAIRE

La fratrie construit notre identité.

Avant d'être le lieu des rivalités, la famille se vit d'abord comme un tout, comme un « nous », une identité collective qui va imprégner les couches profondes de l'identité de chacun des membres de la fratrie.

Avoir une sœur, un frère, donne d'abord une tout autre dynamique à l'identité de l'enfant. Il doit passer du « je » au « nous ». Avoir une sœur, un frère c'est d'abord la naissance d'un attachement, d'une nouvelle alliance, d'un véritable amour, qui apaise le sentiment de solitude, renforce le sentiment de sécurité, permet de trouver un complice aux jeux, un allié contre le couple parental, une part de soi-même dans l'autre.

Les fratries qui ont été séparées pour diverses raisons (séparations parentales, deuil...) ont si souvent cette même souffrance du manque, ils disent « il manque une part à moi-même », comme si, ce frère, cette sœur, était avant tout une part de leur identité. La fratrie est avant tout une histoire d'amour.



UNE HISTOIRE D'AMOUR... ET DE HAINE

L'amour est ambivalent. La jalousie est naturelle entre frères et sœurs. Cette jalousie est même nécessaire, indispensable, il est si important qu'elle puisse s'exprimer. C'est grâce à cette jalousie que l'enfant va pouvoir construire son individualité. La famille est un « nous » dans lequel chacun des « je » doit pouvoir exister, se construire et s'épanouir. En se comparant à son frère ou à sa sœur, en s'en différenciant, en s'y

opposant, l'enfant va construire une identité qui lui est propre. L'identité collective doit servir à la construction de l'identité individuelle, et la jalousie et le conflit sont des ingrédients actifs à cette dynamique.

ACCEPTER L'AMBIVALENCE DES SENTIMENTS

Avec les meilleures intentions, nous, parents nous entravons parfois ce processus. Animés par notre désir de voir nos enfants s'aimer nous pouvons avoir tendance à atténuer les conflits, et à inciter les enfants à mettre de côté leurs griefs. Nous les forçons à s'aimer !

« Sois plus gentil avec ta sœur », « Tu aimes ton petit frère, n'est-ce pas ? »...

Vigilance, nous enseigne le pédiatre britannique Donald W. Winnicott. Il faut accepter les bagarres : « la mère doit empêcher l'enfant de 2 ans de frapper avec un maillet sur la tête du nouveau-né, mais elle ne doit pas s'inquiéter de ses idées destructrices et agressives. »

En d'autres termes, le parent doit proposer à la fratrie un cadre protecteur, mais capable d'accueillir les émotions, même les plus sombres, pour que cette jalousie puisse s'exprimer, être autorisée, entendue et accompagnée.

« ARRÊTER DE VOUS DISPUTER ! JE VOUS AIME TOUS PAREIL ! »

La crainte de l'inégalité est également une préoccupation importante chez nous, parents. Dans notre volonté à leur montrer l'égalité de notre amour, nous pouvons chercher à effacer toutes différences entre nos enfants. Et pourtant... ils sont tous différents.

En réalité, nous aimons nos enfants différemment. Nous ne sommes jamais les mêmes parents pour les uns et pour les autres, nous avons évolué dans nos propres vies, nous n'en sommes pas au même stade de notre propre histoire, nous ne sommes plus le même adulte, nous ne pouvons être le même parent. Aimer ses enfants différemment ne signifie pas aimer plus ou aimer moins. Mais notre lien à chacun d'entre eux est unique et non interchangeable.

Vouloir à tout prix lisser ces différences par crainte de l'inégalité de la « dose d'amour » donné à chacun, peut en fait créer de grandes difficultés chez nos enfants à se différencier et à s'individualiser, à se construire dans ce qu'ils sont, eux, en tant qu'individu singulier.

Nous pouvons aussi être piégés dans le phénomène inverse. Nos enfants peuvent être tellement différents, voire opposer, physiquement, mentalement, dans leurs goûts, leurs centres d'intérêt...que nous allons avoir tendance à les stigmatiser dans une identité bien définie. L'ainé sera « celle qui est tellement jolie », la cadette « celle qui est si maline », le benjamin « c'est vraiment le calme de la fratrie ». Voilà une autre impasse à la construction identitaire dans la fratrie, qui peut enfermer ou empêcher la pleine expression des ressources individuelles de chacun de nos enfants.

L'AMOUR NE SE PARTAGE PAS, MAIS SE MULTIPLIE

Nous, parents, nous l'éprouvons de manière instinctuelle dès l'arrivée de ce deuxième, troisième ..., sixième enfant.

Nous sentons notre amour grandir et non se partager. L'amour ne se divise jamais, mais s'amplifie, se dilate, s'élargit.

Mais pour l'enfant qui est déjà là, c'est une menace, c'est parfois même un drame. Et l'entourage peut amplifier ce danger « maintenant tu es grand frère/grande sœur tu vas devoir partager... »

Partager ! Hors de question !

L'enfant veut garder l'entièreté de l'amour parentale pour lui et il a bien raison !

Nous insistons parfois bien trop lourdement sur cet absolu nécessité de partage alors que l'enfant, lui, a besoin d'entendre que son territoire d'amour restera intact. Que ce petit être qui arrive dans sa maison ne viendra pas lui voler une part d'amour.

Il existe d'autres phrases banales, mais sournoises qui cristallise la peur et la jalousie :

«Ta sœur, la pauvre, elle est si petite..., ton frère le pauvre... »

«Pense un peu à ton petit frère... »

«Tu sais lui, il est petit, il a plus besoin de... »

Ces phrases sont insupportables pour l'enfant. Elles lui demandent d'accepter les privilèges, d'accepter que ce petit soit « le roi du château » car ses besoins sont plus forts, plus importants, plus impérieux.

Ou à l'inverse on demandera au plus jeune de respecter le besoin de calme, d'isolement de l'ainé, son travail ...

Évidemment, ces demandes parentales sont prononcées en toute bonne foi, pour tenter de trouver des issues de paix et d'entente. Ces phrases veulent faire entendre et donner une explication causale, biologique, développementale à l'inégalité ressentie par les uns ou par les autres, mais quelle injustice pour l'enfant que de taire ses propres besoins pour privilégier celui de l'autre.

Dans cette dynamique peut se cristalliser l'histoire de nos relations aux autres.

Avoir toujours la sensation que l'autre nous empêche d'être, d'exister et de réussir notre vie. Accuser les autres de nous avoir dépossédés d'un bonheur qui nous revenait.

Ou au contraire, trouver dans l'autre une part de soi et dans la fratrie et dans nos relations aux autres, des liens durables, fondateurs et fondamentaux, qui nous permettrons de nous sentir plus fort face à la complexité de la vie.

